

# NOTICE

SUR

LE DOCTEUR ESPARRON (1).

RÉUNIS en ce triste lieu, pour rendre à un ami les derniers devoirs de l'amitié, l'éloquence du cœur nous suffira, pour payer à sa mémoire un juste tribut de douleur. Il est du petit nombre de ceux que leurs actions louent assez haut. Aussi, le récit abrégé de sa vie fera son éloge mieux que tous nos discours, et nos sanglots disent assez combien est grande la perte que

---

(1) Ces regrets devoient être exprimés sur la tombe de mon malheureux ami; mais les souffrances d'une maladie grave et ancienne, exaspérées par une douleur aussi vive, me retinrent au lit, dans ce jour de deuil. D'ailleurs le docteur Montègre étoit venu me communiquer une notice, faite dans la même intention. En donnant aujourd'hui la mienne, je cède au besoin de mon cœur et aux désirs d'une famille éplorée, dont la seule consolation est d'entendre répéter combien sa profonde affliction est légitime.

nous venons de faire, et combien elle nous a laissé de regrets (1).

Pierre-Jean-Baptiste Esparron, né à Lyon, le 29 mars 1776, est mort à Paris, le 26 avril 1818: il fut mis à l'épreuve du malheur dès sa plus tendre jeunesse. Victime de la révolution, « de cette » révolution fatale, qui, pour me servir de ses » propres expressions, ébranla le monde de » toute part, et déchira si cruellement notre » malheureuse patrie », il trouva un asyle à l'école vétérinaire de Lyon. C'est là qu'il commença à montrer ce qu'il devoit être un jour. Ses succès, dans l'étude de l'anatomie, firent naître en lui le désir le plus vif de se livrer tout entier à l'étude de la médecine. Il suivit quelques années les hôpitaux de Lyon, sous la direction de MM. Petit et Cartier, puis il vint à Paris pour y perfectionner et étendre ses connoissances.

---

(1) Celui de ses amis qui passoit sa vie avec lui, et qu'il avoit choisi pour l'époux de sa sœur, conduisoit, après dix jours de veilles et d'anxiétés affreuses, cette déchirante cérémonie; aussi ses forces paroissent prêtes à l'abandonner. Les nombreux assistans, amis d'Esparron, et les pauvres fondoient en larmes. On a entendu un étranger dire: « Cet homme étoit sans » doute *bien bon*, puisque sa perte inspire une douleur si vive et si générale ».

L'école de médecine de Paris compta le jeune Esparron parmi ses élèves les plus distingués. Son assiduité, la justesse et la pénétration de son esprit, le firent bientôt remarquer des deux professeurs illustres, qui se disputoient alors l'honneur de fonder les écoles de clinique interne. Il fut tour à tour élève de la Charité et de la Salpêtrière; et toujours ses compagnons d'étude trouvèrent en lui un modèle à imiter. Esparron parvint de bonne heure au doctorat, et dès-lors il donna la mesure de sa capacité, et fit voir à quelle hauteur il pouvoit atteindre. Que de talens ne montra-t-il pas dans sa thèse sur les âges, qui, malheureusement pour le progrès de la science, a été son unique essai! Quelle idée n'y donne-t-il pas de la noblesse de son caractère et de la chaleur de son cœur! Il y fait l'éloge de l'amitié, lui qui la connoissoit si bien « : Amitié, » dit-il, ton existence n'est point idéale, et chez » les modernes aussi tu peux compter encore des » Euryales et des Nisus! Trop heureux, j'ai un » ami qui est l'amitié même; notre âge nous ras- » semble, notre cœur nous confond.... mais je » m'oublie, ajoute-t-il; pardonnez ma digression : » l'amant aime à parler de sa maîtresse, l'avare de » son argent, et moi aussi j'ai mon trésor. » (1)

---

(1) Essai sur les âges.

Nos maîtres, les Pinel, les Dubois, Thouret et Bichat, lui portèrent un vif attachement. Ces deux derniers moururent dans ses bras, et il éprouva, dans ces circonstances, la douleur dont sa perte nous pénètre aujourd'hui. Triste succession de peines et de regrets dont presque toute la vie se compose !.... Mais ces chagrins ne sont pas les seuls qui affligent son cœur. Le défaut de fortune et surtout des tribulations domestiques viennent l'accabler. Son courage et le désir de faire le bien, qui fut toujours sa passion dominante, lui donnent la force de tout surmonter ; il vit pour faire le bonheur de tout ce qui l'entoure ; sa mère et sa sœur sont les objets de ses plus tendres soins. Infortunées ! vous espériez jouir avec lui de ses bienfaits, des récompenses de sa vie laborieuse et pure. C'est dans ce moment qu'il vous est ravi !... et l'amitié ne peut trouver la force de vous porter des consolations !

Esparron, exerçant la médecine à Paris ; est successivement nommé médecin des dispensaires et de la société de Charité maternelle. Quinze années d'une pratique aussi sage qu'éclairée, ses momens les plus précieux, prodigués au soulagement des malheureux, sa bienfaisance active et infatigable , la générosité et la noblesse de son ame, la finesse et la profondeur de son es-

prit, tant de qualités réunies lui attirent l'estime générale. Les riches le recherchent ; les pauvres ne craignent pas de réclamer ses soins désintéressés. Ses amis..... Il étoit leur consolateur, leur guide et leur appui ; personne, mieux que lui, ne pratiqua cette antique maxime, que *tout est commun entre amis*. Il étoit le centre de leurs affections ; on s'aimoit par Esparron. Combien d'amitiés se sont formées autour de lui ! on se sentoit toujours entraîné à aimer ceux qu'il aimoit, à estimer ceux qu'il estimoit.

Il venoit de recevoir lui-même une preuve bien éclatante de l'estime publique. Le conseil général des hospices l'avoit déjà demandé, l'année précédente, comme médecin de l'hospice des Enfans ; la place demandée pour lui fut donnée à un autre (1). Plus heureux, cette année, il est redemandé à l'unanimité, et sa présentation doit

(1) En 1816, Esparron avoit été présenté comme *premier* candidat à la place de médecin de l'hospice des Enfans, vacante par la mort du docteur Mongenot. Le second candidat obtint la préférence, et on crut consoler Esparron en lui donnant, dans un autre hospice, une place que le conseil n'avoit pas demandée pour lui. Il refusa, en disant : qu'on pouvoit bien donner la place pour laquelle il étoit désigné, mais qu'il n'accepteroit jamais celle de personne.

être agréée; mais il trouve pourtant encore des obstacles. L'intrigue et l'envie veillent toujours. Ce conseil respectable est lui-même attaqué par elles. Contre combien de petites passions le bon Esparron a-t-il encore à lutter? Son noble cœur en est ulcéré. Tant de lenteurs, tant de misérables tracasseries le plongent dans une tristesse profonde.

Dans ces pénibles dispositions, Esparron reçoit une nouvelle marque d'estime, qui lui devient fatale. Il est chargé, pour la seconde fois, d'aller visiter la maison de détention de Melun, où règne une épidémie, d'un caractère peu alarmant, à la vérité, mais toujours dangereuse. Médecin dévoué, il se livre aux recherches les plus scrupuleuses, il interroge les cadavres, passe plusieurs jours dans un lieu malsain, revient à Paris, et meurt..... Ni la justice qui lui est enfin rendue, ni les secours de l'art qu'il a honoré, ni les soins affectueux de ses amis et d'une famille chérie, rien ne peut le sauver.

Le malheureux est arraché à la vie dans l'âge de la force, au moment où il peut jouir de ses succès. La débile et froide vieillesse n'a point encore affaibli les facultés de son esprit, plein de raison et de finesse; elle n'a pas encore diminué la chaleur de son cœur. Rien ne nous a

préparés à l'idée de sa fin; il nous est ravi tout à coup. Mais que l'espérance adoucisse l'amertume de nos regrets. D'aussi belles qualités seroient-elles l'apanage d'une nature toute périssable ? Tant de vertus seroient-elles pour jamais anéanties dans la poussière du tombeau ? Oh ! non ; sans doute. Rejetons loin de nous des principes que l'amitié n'a jamais avoués, et qui ne furent jamais ceux de l'ami que nous pleurons. Un homme célèbre disoit à son ami mourant : « Adieu, mon ami, nous nous retrouverons dans un monde meilleur ». Esparron, reçois de nous le même adieu. Il ne sera pas éternel !

FERRUS,

*Docteur en médecine de la Faculté  
de Paris.*